Extrait d'un volume de notre collection TÀP
http://www.editions-beauchesne.com/index.php?cPath=180

II

# LA SAINTE VIERGE DANS LES LETTRES FRANÇAISES MODERNES ET CONTEMPORAINES

par

*ALBERT GARREAU*

*SOMMAIRE.* — I. La Renaissance. — II. L'époque classique. — III. Le Romantisme et ses suites. — IV. Les derniers temps. — Bibliographie.

# I

## LA RENAISSANCE

A TOUTES les époques, il y eut en pays chrétiens ou simplement informés de christianisme une littérature dédiée à la Sainte Vierge. Marie est en effet la plus haute incarnation d'états et de sentiments que, jusqu'à ces dernières années, on avait pu croire éternels, virginité, maternité, amour divin, amour filial.

Succédant au Moyen Age, où le culte de la Vierge se rencontre partout, où des genres littéraires, poèmes, miracles, contes hagiographiques, existent pour la célébrer, la Renaissance n'est sans doute pas une des plus belles périodes de la littérature chrétienne, mais elle réserve aux curieux, dans sa production surabondante, quelques découvertes heureuses.

Il convient de tracer les limites du domaine d'investigation; aussi bien ce temps est-il celui où se précisent les genres littéraires actuels. La théologie, les textes spirituels, sont chasse réservée aux spécialistes, qui se soucient plus de bonnes vérités que de beau langage; il arrive d'ailleurs que celui-ci soit donné par surcroît et que de grands chefs-d'œuvre littéraires, harmonieux, puissants et denses, aient pour auteurs des clercs qui ne songeaient nullement à une gloire profane. On devra se contenter de les saluer au passage et d'indiquer que les écrivains de métier ont pu y puiser leurs inspirations.

La littérature pure demeure essentiellement un jeu, mystérieux et gratuit. Celui qui s'y livre avec la ferveur requise ne recherche pas tout d'abord ce laurier, que vont célébrer à l'excès les renaissants; il poursuit un certain accord, satisfaisant pour l'âme, pour l'oreille et pour les yeux, entre la pensée, le sentiment et leur expression; il a le souci de tirer au jour ce qui tient au plus profond de lui-même : « Gentils poètes, écrira bientôt le R.P. Binet, que je vous aime, et que j'aime vos nobles larcins, empruntant l'étoffe de la vérité, pour la broder de mille gaietés fabuleuses voirement, mais bien mystérieuses. » L'abbé Bremond, qui se délecte à cette citation, confondant avec un peu trop d'indulgence poésie et prière, veut que le même courant conduise insensiblement de l'une à l'autre, du rimeur ou du gratte-papier indigent au spirituel. Le fait est que le jeu littéraire est à la fois dévot et tragique; sa matière est empruntée à nos pensées ou à nos passions les plus nobles, du moins aux bonnes époques.

L'inspiration, comme la grâce, souffle où elle veut. Des ouvrages célèbres de leur temps, ayant reçu tous les honneurs officiels et pavés de bonnes intentions, sont justement oubliés. Ce n'est pas que les bons sentiments soient générateurs de mauvaise littérature; mais l'insuffisance de celle-ci est plus frappante et plus intolérable quand elle se mêle de les exprimer. Il est bien rare, dans une abondante production de salons, de concours et d'académies, qu'un beau cri parvienne encore à percer la croûte épaisse de rhétorique et à frapper notre oreille. Le chercheur patient et désœuvré pourra faire des trouvailles dont, naturellement, il s'exagérera l'importance; mieux vaut ici renoncer à cette exploration un peu vaine.

A l'autre extrémité du royaume des lettres, on abandonnera pour la même raison le recensement des œuvres populaires, cantiques et noëls; elles ne sont pas moins artificieuses et prolixes, à leur façon, que les poésies savantes, dont elles sont souvent des restes ou des reflets attardés. Leur influence spirituelle a d'ailleurs, de tout temps, été grande. Les plus libertins ne retiennent souvent pour prières que des bribes de cantiques. Les missionnaires ont su utiliser cette force. Mais ce serait trahir, par exemple, les œuvres de saint Louis-Marie Grignion de Montfort que les isoler de l'atmosphère de ferveur et de pénitence où elles doivent être chantées et les peser au trébuchet du bon goût et du sens poétique, tels que l'entendent les littérateurs.

Il ne reste donc guère pour butin que la poésie lyrique. Bien entendu l'influence profonde de la Sainte Vierge est hors de cause : elle étend de toutes parts des ramifications presque infinies. Il est évident que le christianisme, en ce qu'il pense de la femme, c'est-à-dire, avant tout, de Marie, a façonné les héroïnes de Racine ou de Musset. Cette influence médiate ne saurait être exagérée, mais il suffit de la signaler, chacun pourra l'apprécier à son gré; il ne manque plus de références, d'hommes, de femmes, et de littérateurs, entièrement déchristianisés ou athées, pour mesurer ce que nous avions gagné par comparaison avec ce qui a été perdu.

La poésie lyrique demeure néanmoins la réponse directe à nos questions. Elle est le chant le plus haut et le plus pur de l'homme qui tente de s'exprimer avec art. C'est ici que nous courons risque de trouver ce qui tient au cœur de chaque temps et de chaque génération. En pays chrétiens, la poésie se doit de célébrer la Sainte Vierge; si elle le fait avec un bonheur inégal, elle donne en tout état de cause le fil conducteur, elle trace l'itinéraire spirituel par les cimes.

A l'attirail allégorique et symbolique légué par le xv^e^ siècle, les poètes de la Renaissance en superposent ou en substituent un autre, venu d'Italie et imaginé par les humanistes. Dans le nouveau système, Ève devient Pandore, Marie se compare à Pallas, Artémis, ou à la reine des Amazones. On imprime à Paris, en 1504, un poème